

D'adresse en adresse

Repenser à sa vie selon le prisme des ses adresses successives

Chacun en vient sans doute un jour à repenser à sa vie selon le prisme des ses adresses successives, qui furent de hasard et finalement prennent sens, deviennent peut-être message adressé, à écouter, entendre ou faire résonner pour plus de possibles encore.

L'exercice est délicieux. Le regard rétrospectif devient alors anamnèse. Puis, avec un sourire amusé, qui n'efface pas l'anamnèse mais certainement l'accomplit, on se dit : « J'ai toujours été à la bonne adresse, finalement ! »

J'aime faire chanter mes adresses

Ainsi, moi, dont le nom signifie « libre », je suis née dans un hôpital « Avenue de la Liberté ». J'ai habité ensuite « rue de la Mittelharth », invitation à toujours rester consciente du milieu, *Mittel* - souvent juste, mais toujours - , jusque dans le grand écart et les grands écartèlements de l'existence. Le mienne en fut beaucoup travaillée.

Enfant, j'habitais à trois ans un appartement « Rue des Capucins ». Je souris. François d'Assise, les moines, les ermites... C'était au-dessus d'une ancienne prison désaffectée noire. Elle ne me faisait pas peur -sauf qu'il devait y avoir des araignées!- mais m'impressionnait. Elle a creusé en moi très tôt la nécessaire interrogation sur le gouffre.

Celle-ci se poursuivit, plus orientée vers la mort, quand, pendant dix ans, pour me rendre à l'école ou en revenir, je dus longer à pied matin et soir pour un temps qui me paraissait fort long, un grand cimetière urbain. J'habitais alors « Rue des Moutons ». Je ne savais pas qu'un jour je deviendrais « brebis » selon les Evangiles. Je ne savais pas non plus, alors, qu'un jour - justement parce que devenue « brebis », celle de Lc 15, la retrouvée, celle aussi de la finale du Psaume 119 : « Je suis errant comme une brebis perdue ; cherche ton serviteur, Car je n'oublie point tes commandements » Traduction Segond évidemment ! -, j'en viendrais à ne plus jamais ni me comporter en mouton, ni accepter d'être traitée en mouton. *Je ne suis pas obligée !*

J'ai vécu la transition vers l'âge adulte, en contexte de "guerre" à bien des titres, « Rue du Maréchal Foch », dans très jolie chambre, à l'écart du logis familial mais à lui lié, une mansarde sous les ciels de velours profonds la nuit, de soie somptueuse le jour, auxquels la fenêtre inclinée me donnait accès. Mon amour pour eux s'est là magnifiquement nuancé. En réponse, ils m'ont préparée à la Vie, m'initiant les premiers au mystère : « Le jour au jour en livre le récit. Et la nuit à la nuit en donne connaissance. » Ps 18 (17), 7.

Résidence administrative et plus

Ma résidence administrative est ... Dieu Lui-même. Oui, Dieu ! J'enseigne en effet, depuis 40 ans et pour un temps encore, que je sais limité, à la Providence. C'est le nom de mon collège, qui m'a prise et que j'ai adopté. J'aime me recevoir de lui.

En grande partie grâce à ce lieu fécond, mais pas seulement, j'habite en la bienveillance de Dieu, qui fait de l'existence une vraie vie ! Or je sais qu'une fois qu'il a accueilli, Dieu ne met plus jamais dehors. Une fois qu'on lui a demandé de nous accueillir, il nous laisse entrer et nous garde tout le temps que nous voulons : « Si quelqu'un vient à moi, je ne le jette pas dehors. » dit Christ Jn 6, 37. Dieu sera donc mon lieu, le *Makom des Juifs*, pour toujours, jusqu'en la retraite et la mort. Promis !

Mon collège est en plein cœur de la vieille ville de Strasbourg, que l'on vient voir de tous les coins du monde. C'est dans le « carré d'or » tracé par le camp romain autrefois, avec ses maisons germaniques médiévales, à colombages, et ses hôtels français des siècles classiques, aux fenêtres surmontées de sculptures élégantes. Plusieurs fois par jour, je prends une rue qui a pour perspective

les tourelles nord de la cathédrale. Elles se découpent contre le ciel comme des tours de château ancien.

Là marcha Maître Eckart de qui je ressens physiquement la présence, surtout quand sonnent cloches et carillons. Dans la cour de récréation, à l'aplomb de la flèche lumineuse en dentelle de pierre, je m'arrête parfois, émerveillée. Je mesure le privilège que j'ai d'enseigner là, pour avoir fait quarante ans plus tôt ma demande d'emploi humblement, sous forme de porte à porte.

Chez moi !

Le « Chez moi » adulte, vraiment, c'est-à-dire en responsabilité, en gestion autonome du linge et des finances, ce fut pendant une vingtaine d'année « Rue Lauth », nom qui ne m'inspirait pas. Aujourd'hui, je crois savoir le relire : ce temps fut selon l'étymologie du nom, mêlé, de marécage. Il est bon que j'aie dû le quitter. Ce fut pascal : effrayant, un peu inhumain, mais l'Ange des *souccah* veillait, en ce temps de « la fête des Tentes » juive. L'ange eut pour nom Monsieur Lazarus, ce qui signifie « Dieu m'a aidé/e ». Maintenant, je puis dire que le marécage, qu'il fallait quitter, fut une mer des roseaux, avec floraison du nunéphar, notre lotus initiatique.

L'appartement à l'occasion de ce déménagement, trouvé et reçu dans une profonde reconnaissance a pour adresse : « Rue des abeilles ». Or chaque année une abeille solitaire vient faire son "nid" à ma fenêtre. Elle m'est un encouragement pour ma vie d'ermite engagée.

C'est au numéro 9, pour que je fasse là et ailleurs toujours du neuf.

Mes amis sourient : c'est un appartement tout petit, dans maison alsacienne des années 1830, pour les uns « maison de fée », pour les autres « de béguine », pour d'autres encore « de poupée », près d'une église, d'un temple et d'une synagogue, donc bien au carrefour des traditions qui m'ont construite.

Cet appartement, m'est échu en la Ste Thérèse d'Avila. Il est de fait devenu palais de l'âme, donc chambre haute, et tente de la Dame à la licorne, et tabernacle, où je suis emportée pour de grandes chevauchées dans le secret.

Rêve

Je rêve pourtant de la simple chambre de Van Gogh. Elle est devenue dans notre société le luxe des luxes, concrètement introuvable.

Alors j'écoute la voix de la Vie. Elle me dit par mon banquier, qui a pour prénom Olivier. Cet homme, comme en fidélité à son nom, effectivement, toujours apporte le rameau de l'encouragement. Il me dit : « C'est maintenant, et le plus longtemps possible, ici, rue des Abeilles » !

J'écoute, j'obéis au réel.

Tout est bien.

Tout est bien. Je le vis avec bonheur, pleinement, consciente que c'est le temps béni de cela. Chaque fois que j'entre dans mon petit appartement et laisse couler mon grand manteau à terre sur le sol blond dans la lumière douce, je me sens bien, souveraine, engagée dans une existence à mon seul désir.

Je veux cependant rester prête, justement parce que souveraine et engagée à mon seul désir, à aller en nomade vers un autre lieu, en l'obéissance à une autre motion. Si je fais cela, tout lieu me sera bonne adresse, parce que *Macom*. C'est par ce nom, devenu un des noms de Dieu lui-même, que la tradition juive nomme le point de jonction du ciel et de la terre où se vivent les noces avec soi-même.

Autres Macom

Je sais que sont *Macom* bien des maisons, des appartements, des chambres de mes proches, compagnons du quotidien et lecteurs, de toutes conditions et de tous âges, seuls, en couple, en famille, en communauté, en maison de retraite.

C'est ce qui donne à ces êtres de me conforter. Je me reçois de leur tendresse distante mais sûre, en laquelle, une fois de plus, je suis à la bonne adresse.